



**Voyage dans le Constantinois
algérien
« Sur les traces
du sous-lieutenant
Raymond Messenger »
26 septembre - 4 octobre 2017**

Nous étions quatre à faire ce voyage : Anne Guillou, qui voulait voir le cadre géographique, dans lequel son fiancé Raymond avait été tué au cours d'une embuscade le 12 septembre 1960 ; Anne Cousin qui a écrit sur le traitement réservé aux Tirailleurs sénégalais en 1944 ; Béatrice Francout dont le père est resté longtemps dans le silence après sa guerre d'Algérie ; Jean Miossec, ancien appelé en Algérie, précisément en 1957-58 dans les Aurès.

Notre parcours

1er jour : Arrivée à Constantine

2° jour : Visite de la ville : la Grande Mosquée, le Palais du Bey, les Ponts suspendus, le Marché, la Casbah, le Monument aux Morts de 14-18, où sont mélangés noms français, juifs, arabes.

– Michel, prêtre à Constantine, nous fait rencontrer, dans les locaux de l'évêché, Abdelmadjid Merdaci, historien, et Lokemane Bencheikh, vice-recteur de l'université de Constantine, doyen de la faculté de géographie.

3° jour : Constantine-Batna

- Visite des ruines romaines de Timgad
- Rencontre à la paroisse catholique de Batna de : Jean-Marie, prêtre, ancien enseignant à Babar, Taberdga ; Hélène enseignante à la retraite, en Algérie depuis 1959 ; Marie Dominique, religieuse franciscaine, arrivée récemment en Algérie après 42 ans d'enseignement à Djibouti ; Alain, ancien professeur d'histoire et de géographie au lycée et à l'université de Batna, arrivé en Algérie comme coopérant dans les années 70 ; Yvette, son épouse, ancienne enseignante, seule pied-noir demeurée à Batna (ils étaient 6 000 en 1962).

4° jour : Batna-Biskra par la route nationale 31

- Halte aux gorges de Tighanimine, à Bellihoud, lieu de l'embuscade du 12 septembre 1960.
- Arrêt au Monument de Thaghith, érigé en souvenir de l'embuscade tendue, le 1er novembre 1954, au car Biskra-Batna : Guy Monnerot, instituteur, et un Cheikh y furent tués.
- Arrêt aux Balcons de Ghouffi, où nous avons vu des villages accrochés à la

montagne, entièrement détruits par l'aviation française dans les années 58-62.

- Dîner à Biskra avec Nouredine, gérant en 1958 d'un hôtel de la Casbah d'Alger, PC du FLN. Arrêté, blessé, torturé, il apprend le métier d'infirmier en prison, puis devient directeur d'une école paramédicale et responsable du Croissant Rouge.

5° jour : Voyage à T'kout

C'est le poste militaire, où devait arriver le sous-lieutenant Raymond M. le 12 septembre 1960. Nous parcourons les sentiers avec Youcef, né dans ce village en 1954 et dont le père était mort au combat le 14 octobre 1960. Il nous parle des représailles des Français. Parce qu'ils n'avaient pas dénoncé ceux qui étaient partis au maquis, 40 hommes furent jetés dans la piscine glaciale le 29 janvier 1961. L'associé du père de Youcef fut tué devant sa maison.

6° jour : A Biskra

- Promenade dans le marché
- Visite du Musée militaire, qui relate l'histoire coloniale de l'Algérie et la guerre d'indépendance.
- Visite de la Palmeraie de Tolga : nous avons eu un aperçu de la culture industrielle des palmiers-dattiers.

7° jour : Biskra-Sétif

- Visite du site romain de Djemila.
- Repas avec Maurice. et Sadia. Maurice, ancien appelé en Algérie en 1960-1961, est revenu dans ce pays comme prêtre. Puis il s'est formé comme médecin. Sadia, médecin légiste, a été très marquée par la décennie noire, où elle a été débordée de travail.

8° jour : A Sétif

- Rencontre de Djalil, professeur de français et de physique au collège de Sétif.
- Visite du Monument commémorant le 8 mai 45 à Sétif.
- Visite du Centre de réadaptation et d'initiation scolaire de l'APIMC (association de parents d'enfants atteints d'infirmité motrice cérébrale). Maurice a été responsable de ce Centre. Une quarantaine d'enfants y sont suivis quotidiennement. Les besoins sont criants : la responsable du Centre touche un salaire mensuel de 140 € et l'orthophoniste une indemnité de 44 € par mois. Départ pour Constantine.

9° jour : Retour en France

Guerre d'indépendance

En France, on appela la répression des rebelles algériens « les évènements d'Algérie ». L'objectif déclaré de l'engagement de l'armée était « le maintien de l'ordre ». Puis, plus tard, on reconnut la nature réelle du conflit et on parla de « la guerre d'Algérie ».

Rencontrant nos interlocuteurs à Constantine, Lokmane Bencheikh, ancien vice-recteur de l'université de Constantine et doyen de la faculté de géographie, et le professeur Abdelmadjid Merdaci, historien et écrivain, nous avons été invités à réviser notre propos : il convient de parler de « guerre d'indépendance ». Nous l'admettons volontiers. Cette guerre est bien une guerre de libération et son souvenir semble présent dans toutes les familles. Les « dix années noires », les années 1990, dues aux conflits intégristes, n'ont nullement altéré ou masqué la mémoire des affrontements de 1954 à 1962. Abdelmadjid Merdaci souligne que l'histoire de cette "guerre" entre nos deux pays n'est pas résolue, le deuil n'est pas fait. Il dira : « On ne hait pas les Français, on hait le mensonge ». Apparemment environ 200 000 pieds noirs sont restés en Algérie.

Notre chauffeur Mohamed, 39 ans, ouvrier qualifié de son état, accompagnateur-guide durant notre séjour, nous fait un portrait de sa tante paternelle « Yamouna Guemouah ». À la suite des massacres de Sétif de 1945, devenue « hors-la-loi », elle rejoint le FLN dès sa constitution en 1954. Mohamed nous montre la photo de la jeune femme armée et de ses amies sur son smartphone. Infirmière et combattante selon les nécessités, elle succombe le 28 juillet 1959 dans le djebel El Alia. Son corps n'a jamais été retrouvé et elle est célébrée dans son pays natal sous le nom de « la martyre sans sépulture ».

Averti de notre intérêt pour un épisode dramatique de la guerre d'indépendance, à T'kout, Youcef Abdesselam nous apprend, entre autres informations, qu'il avait six ans lorsqu'il apprit que son père venait de succomber sous un bombardement allié près de Biskra le 14 octobre 1960. Cent six personnes seront massacrées dans ce maquis. À vingt-quatre ans, sa mère resta veuve avec ses trois enfants.

Né en 1938, ancien élève des Pères Blancs, adopté par une famille française, Noureddine séjourne dans le sud de la France, devient marmiton au Négresco Hôtel de Nice. Il rentre au pays en 1955, et malgré sa jeunesse (17 ans) devient gérant d'un hôtel dans la Casbah d'Alger. Le FLN fait appel à lui et le contraint à devenir un collecteur de fonds. Son hôtel devient l'un des PC du FLN. Arrêté, emprisonné, il fut torturé par les Zouaves.

La guerre d'indépendance a touché le plus grand nombre. Elle est la référence, l'accroche historique où chacun se situe aisément. Noureddine ajoute : « Des Algériens furent enrôlés dans l'armée française lors de la Seconde Guerre mondiale et certains d'entre eux se battirent aux côtés des soldats français en Indochine. Autant dire qu'ils furent à bonne école »

Appelé à nous parler des « années noires », Maurice ne s'est pas hasardé dans un exposé, peut-être à cause de ses difficultés à construire un discours spontanément, peut-être aussi parce que ces années noires n'ont pas encore été suffisamment analysées, soumises à un système d'interprétation, décortiquées par les historiens et qu'elles restent pour l'instant un amas de souffrances et d'erreurs inutilisables.

La guerre d'indépendance au contraire a une consistance, une logique, un fondement positif reconnu par tous qui en font un patrimoine légitime auquel chacun peut se référer.



Monument aux morts à Constantine

Une foi décloisonnée

Avec les militaires et les marchands, les missionnaires arrivèrent en Algérie dès la conquête : communautés, paroisses, écoles, services médicaux et sociaux irriguèrent le pays, faisant reculer l'ignorance, la maladie et l'hégémonie de l'Islam.

À l'Indépendance, ce qui faisait le socle de la communauté catholique, les Pied-Noir, quitta le pays et le peuple des fidèles se rétrécit jusqu'à presque disparaître. Aux prêtres catholiques, se posa alors la question de les suivre ou de rester. Ceux que nous avons rencontrés à Constantine, Batna, Sétif, semblent incarner une formidable capacité à s'adapter à un monde bouleversé. Simple prêtre ou prêtre et médecin, ou prêtre et enseignant, ces hommes, Michel, Jean-Marie, Maurice, ont su composer avec la tourmente, les persécutions, les menaces, sentir les besoins d'un peuple aspirant à la liberté.

Rétrécissant leur mode de vie (ils vivent dans des conditions modestes), ils ont élargi leur regard, décloisonné leur foi, repéré les attentes des plus démunis et reconstruit une existence à la fois solitaire et fraternelle. Soigner les corps, délier les esprits par l'enseignement, secourir le plus faible, construire une chapelle minuscule où le recueillement est aisé, développer le dialogue avec les musulmans, voilà les facettes de ces vies remarquables et attentives.

A Sétif, Maurice évoque la formation des imans qui n'est pas institutionnalisée en Algérie, Certains sont envoyés en France pour des formations de 3 mois, mais quel sens cela a-t-il? Depuis le 14ème siècle les textes n'ont pas été réexaminés, ce qui explique les libres interprétations. Les conditions actuelles ne le permettent pas réellement, même s'il existe des travaux de réflexion.



Rencontre avec Maurice Moreaux, prêtre à Sétif

La RN 31, route meurtrière

On peut relier Batna et Biskra par la RN3 qui contourne par l'Ouest le massif de l'Aurès, mais c'est la RN31 que nous avons empruntée pour explorer cette région si tragiquement célèbre. La RN31 est une route meurtrière identifiée comme telle. Se rétrécissant peu à peu au fur et à mesure que l'on approche d'Arris, elle serpente entre des sommets abrupts qui peuvent atteindre 2000 mètres. Elle fut le théâtre de nombreuses embuscades comme celle du 1^{er} novembre 1954 qu'un monument aux Gorges de Tighanimine rappelle. C'est à quelques kilomètres de là, peu après la sortie d'Arris, sur le territoire de Belliout, que l'embuscade du 12 septembre 1960 ôta la vie au sous-lieutenant Raymond Messenger, alors qu'il regagnait son poste de T'kout en convoi.

Le paysage se prête bien au guet-apens. En contrebas, une voie carrossable (moins bonne en 1960 qu'aujourd'hui) parfaitement visible des pentes des massifs. Dissimulés derrière des éboulis ou des buissons, les rebelles attendent le passage des camions qui viennent de Batna. On ne sait s'ils sont équipés de fusils mitrailleurs ou de mitrailleuses mais, selon le rapport du commandant Pfister du 4^e Bataillon de chasseurs à pied, ils ont attaqué, à partir des deux pitons surplombant la route, le milieu du convoi à 17 h 45. Le sous-lieutenant entouré de harkis de Chennaoura, localité attenante à T'kout, riposte mais, grièvement blessé à la poitrine, meurt peu après, comme le harki Agti Ahmed. Le chasseur Visa Marcel et sept autres harkis sont blessés.

On est en 1960. La guerre s'est installée depuis de nombreuses années. Chacun a choisi son camp. Des Algériens se sont engagés auprès de l'armée française, leurs frères et leurs cousins ont rejoint l'ALN. Les informations circulent. Un convoi militaire est annoncé. Une cible idéale, tout comme le vieux Citroën 50, l'autocar qui venait de Biskra le 1^{er} novembre 1954.



Rencontre à T'kout avec Youcef Abdesselam



Mémorial des gorges de Thaghith

Sens interdit

Flâner dans le grand marché de la ville est un plaisir que s'offre tout touriste averti. C'est ce que nous avons fait à Biskra. Plusieurs hectares de la ville sont couverts par les ruelles et les boutiques du grand marché. Coupées à angle droit, parcourues lentement par quelques voitures qui se fraient un chemin entre piétons et carrioles, les ruelles sont parfois engorgées par les étals de fruits et légumes et elles sont alors totalement piétonnes. Nous n'avons pas vu de coins de boucherie, mais il se peut qu'ils existent.

Le marché offre tout ce qu'il faut pour vivre : magasins de vêtements, de quincaillerie, de carrelage, d'ustensiles divers, d'accessoires pour les mariages, etc. ... Devant quelques échoppes, des hommes ont disposé des chaises en rond et sont plongés dans une délibération d'importance. À notre passage, les visages se posent sur nous deux secondes : on nous salue d'un « Bienvenue » fraternel.

90 % (à vue d'œil) du marché sont réservés aux hommes : boutiquiers, clients, flâneurs. Pas une femme, à part peut-être une mendicante syrienne qui quête une pièce. Deux ou trois allées en périphérie sont ouvertes aux femmes qui y trouvent un choix de boutiques bien achalandées où, souvent accompagnées de leurs enfants, elles s'adonnent à leurs achats. Elles peuvent compter sur leur mari pour faire les courses dans l'espace masculin.

Le spectacle est saisissant. La ségrégation ne semble gêner personne. On s'interroge : les femmes de Biskra souffrent-elles de cette interdiction ? Non, probablement pas. C'est ainsi depuis toujours ou depuis que l'harmonie sociale l'exige. Je n'ai jamais entendu une femme bretonne en 1950 se plaindre qu'à la messe du dimanche les femmes soient assignées à la gauche de la nef et les hommes à la droite. C'était comme ça et chacun s'y soumettait. À Biskra, c'est sans doute ainsi : pas de loi promulguée, pas de diktat, mais une habitude intériorisée que personne ne s'avise de braver. Le cloisonnement des sexes permet sans doute une meilleure gestion des destins individuels. La mixité n'est pas encore à l'ordre du jour mais, si elle introduit le risque de désordre, elle est aussi promesse d'enrichissement.

Le voile

Parcourant les rues de Constantine, guidés par Michel, nous avons pu observer les usages des femmes en matière d'habillement et de voile. Les femmes en tenue européenne sont extrêmement rares. Le niqab (totalement couvrant) est très rare aussi. Le caftan (est-ce le mot juste ?), d'étoffe variée, couvrant tout le corps, est habituel, surtout chez les femmes mûres ou âgées. S'ajoute à cet enveloppement un voile noir ou de couleur assez imposant, laissant cependant le visage totalement dégagé. Aux pieds des chaussures plates. Les jeunes femmes psalmodiant dans un coin de la mosquée sont ainsi vêtues.

Des femmes jeunes portent aussi des manteaux (ça ressemble aux soutanes d'autrefois) longs, légers, souvent sombres, faits de tissu qui a un joli tombant. Les cheveux sont dissimulés sous un voile plus ou moins « travaillé », donnant au port de tête un caractère esthétique certain.

Beaucoup de jeunes femmes ont adopté les vêtements européens : pantalons visibles sous une chemise assez longue ou une veste ou un gilet long. La tête est cependant couverte d'un foulard, uni la plupart du temps, que ces jeunes femmes accordent avec un jean et des baskets. Les lycéennes sortant en grappes de leur établissement sont ainsi habillées. Beaucoup ont gardé la blouse blanche d'uniforme sous leur gilet ou veste.

Les plus audacieuses portent le « fuseau », pantalon très moulant épousant toute la grâce de leur jeune corps. Le chemisier qui lui est accordé couvre le haut du corps jusqu'à la ceinture et un peu plus. Aux pieds des sandalettes qui révèlent des pieds soignés, des ongles teints. Un foulard sur la tête contraste avec cette tenue que les anciens pensent sans doute délurée.

Les femmes en âge de séduire se parent de tous les artifices qui sont à leur portée. Toutes soulignent les yeux de khôl (une vieille tradition). Les cils sont allongés, le rouge à lèvres est courant et très marqué. Visage, mains et pieds sont les surfaces travaillées à « l'européenne ». Ainsi, maquillées selon le degré de liberté qu'elles s'accordent, ces femmes vont par deux, par trois, souriantes, de pied ferme, dans une ville qui leur est ouverte. Parfois, une très belle jeune femme marche seule, raffinée des sourcils aux orteils, et ne semble rien craindre d'une rue pleine d'hommes. Mais les cheveux restent toujours le territoire dissimulé, interdit.

Cette relative liberté d'exhiber son corps dans une grande ville algérienne fait réfléchir. Je me suis demandé si la préoccupation du « paraître » des femmes constantinoises est importante voire primordiale. Dans la contestation d'un ordre social discriminant qui leur est imposé, est-ce par la toilette que les femmes expérimentent leur liberté ? Jusqu'où peut-on aller, sans aller trop loin ?

Il se peut que cette excitante liberté d'expression corporelle comble leurs besoins, mette en sourdine ou atténue leurs aspirations profondes. Quant aux tenants de l'ordre social, on peut les entendre dire : « Laissons-les se maquiller, si ça les amuse. Pourvu qu'elles consentent, le moment venu, à se marier et à donner des enfants au clan ».

Les femmes en Algérie

Avec nos interlocuteurs nous avons évoqué l'évolution de la place des femmes en Algérie. Regard d'hommes...Noureddine, à qui nous posons la question de la quasi absence des femmes dans les rues de Biskra, sur le marché, nous a précisé que ce qui se faisait il y a encore quelques années ne se pratique plus maintenant. Sa femme allait faire les courses, seule en ville, mais aujourd'hui elle ne le fait plus par peur des remarques et des jugements. Quant à la question : "Et faire le marché avec elle, en couple" : ce n'est pas envisageable, personne ne le fait. Nous faisons remarquer que pendant la guerre d'indépendance des femmes vivaient dans le maquis ou faisaient acte de résistance dans les villes avec les hommes sans que cela pose tellement de problèmes.

Regard de femmes ...Sadia, médecin légiste à Sétif, âgée de 50 ans environ, a choisi, dès la fin de ses études de médecine, non pas de retourner vivre chez ses parents avant le mariage comme la tradition le prévoit, mais de prendre un appartement. Elle dut faire pression sur l'hôpital qui ne l'entendait pas ainsi et, avec l'accord de son père, elle s'est installée seule sous le regard interrogateur ou hostile des habitants. Problème qui fut résolu par son père qui s'est installé chez elle pendant 15 jours afin de montrer au voisinage qu'il cautionnait le mode de vie de sa fille. Elle ne s'est pas mariée : « Comment voulez-vous qu'un homme m'épouse dans ces conditions ? » et elle ajoute : « Je ne vais pas non plus aller à la Mecque ». Elle poursuit en soulignant que les femmes bien souvent ne s'autorisent pas à faire et à aller là où ce n'est pas interdit. Sadia résiste, elle s'habille sur le mode occidental.

Des hypothèses sont évoquées : après l'indépendance, ces femmes engagées et autonomes ont regagné leur foyer reprenant des habitudes traditionnelles et au fil du temps, il semble que le "voile" s'est refermé: la guerre d'indépendance des femmes était terminée.

Par ailleurs on peut difficilement exclure l'idée que l'évolution vers l'islamisation a contribué à ce fait social qui concerne les femmes, le repli sur soi, la méfiance de l'autre.... Dans le quotidien *L'Est Républicain* de Sétif du 30/09/17, un article évoque la sortie du livre de Gilbert Meynier : *L'Algérie et la France, Deux siècles d'histoire croisée*. Il est écrit : " Le poids du passé colonial est bien plus douloureux en Algérie qu'au Maroc ou en Tunisie. La réaction à la colonisation est si forte qu'elle a donné naissance à une identité à source unique, à une crispation autour d'une « identité de refuge », l'islam. Ce dernier, amalgamé à l'arabité, constitue officiellement l'alpha et l'oméga de l'identité des Algériens. "

Un tourisme improbable

En matière de tourisme, l'Algérie ne manque pas d'atouts. Des plages méditerranéennes aux dunes sahariennes, des ravins époustouflants de Constantine aux gorges des Aurès, des amphithéâtres naturels de Rhoufi aux somptueux héritages romains de Timgad et de Djemila, s'ajoutent les majestueuses palmeraies de Tolga près de Biskra, les mosquées anciennes églises, les musées et les marchés animés. Le patrimoine est multiple et abondant. Pourtant, l'Algérie ne semble pas faire du tourisme une priorité. Soixante ans après l'accession à l'indépendance, le voyageur la perçoit plutôt comme une société industrielle, religieuse et patriarcale, en gestation prolongée d'une identité moderne qui expliquerait son désir d'isolement.

Partout, les Algériens croisés au cours de nos pérégrinations, nous sourient et les « Bienvenue ! » sont fréquents. Un désir d'échange retenu, le plaisir de croiser l'inhabituel. Mais, dans l'inconscient des autorités, ouvrir la société algérienne à des flots de touristes serait imprudent. L'autre, l'étranger, étonne, détonne dans un milieu qui n'est pas le sien. Il transporte des modèles qui peuvent séduire, sans compter que son regard interroge, analyse et parfois condamne. Malgré une politique touristique affichée, des plans d'aménagement conçus, les responsables ne peuvent se prévaloir d'une action efficace et productive dans ce domaine. L'Algérie en marche préfère se consolider à l'abri des regards.

La volonté des Algériens, depuis la décennie noire est de protéger au maximum les touristes étrangers. Par souci de sécurité, ils sont parfois accompagnés par une escorte policière.

Le 8 mai 45 à Sétif

Lors de notre passage à Sétif, nous avons recueilli deux témoignages écrits par des Algériens de Sétif : Mohamed Lhadi Chérif, né en 1923, jeune scout musulman en 36-37, militant au sein du PPA (Parti du peuple algérien), puis dans le Mouvement des Amis du Manifeste et de la Liberté, blessé et arrêté le 8 mai ; le père de Djalil, né en 1935, à l'école sans doute ce jour-là, habitant près de la mosquée, point de départ de la manifestation.

Les deux témoignages diffèrent. Le défilé avait-il été préparé par les nationalistes ou par la police coloniale ? Pour Mohamed Chérif, la consigne donnée la veille du 8 mai était « d'organiser le défilé pour fêter la fin de la guerre et pour exposer nos revendications nationalistes aux autorités françaises. »

Pour le père de Djalil : « Le matin même du 8 mai, jour du marché hebdomadaire, un rassemblement eut lieu à la mosquée de la gare. Cet attroupement comprenait des citadins et des paysans déjà angoissés.

On les avait chauffés suffisamment afin qu'ils participent au défilé, œuvre machiavélique de pseudo nationalistes, ou plus précisément d'indicateurs de bas étage de la police coloniale. »

Et le drapeau algérien, était-il prévu pour le défilé, ou est-il sorti tout d'un coup dans la manifestation ? « Tout au long du cortège, écrit Mohamed Chérif, le drapeau algérien, des pancartes et des banderoles confectionnées en cachette, portant des slogans patriotiques et anti-impérialistes, étaient portés par des jeunes déterminés... Quand les manifestants atteignent le carrefour du café de l'Hôtel de France, le commissaire et un agent s'attaquent aux porteurs du drapeau algérien, Aïssa Cheraga et Bouzid Saal. Celui-ci, touché au bas-ventre, tombe sans lâcher le drapeau. »

« Le cortège déferla empruntant la grande avenue, écrit le père de Djalil. Quelqu'un profitant du moment sortit le drapeau confectionné à la main qui passa de mains en mains. Un policier en civil courut, arracha l'emblème algérien. Il fut bousculé. Au même moment, un coup de feu partit du café de France, tiré vraisemblablement par un inspecteur de police. Le porte-drapeau s'effondra sur le coup, touché à l'abdomen. »

Par ailleurs, les professeurs d'histoire, auprès de qui a enquêté Djalil, disent que « dans les manuels scolaires, on raconte que la France avait promis l'indépendance aux Algériens après la guerre 39/45 », tout en ajoutant que « ce n'est peut-être pas tout à fait la vérité ».

Les historiens ont encore beaucoup de travail à faire pour essayer de comprendre ce qui s'est passé le 8 mai...



Mémorial du 8 mai 1945 à Sétif